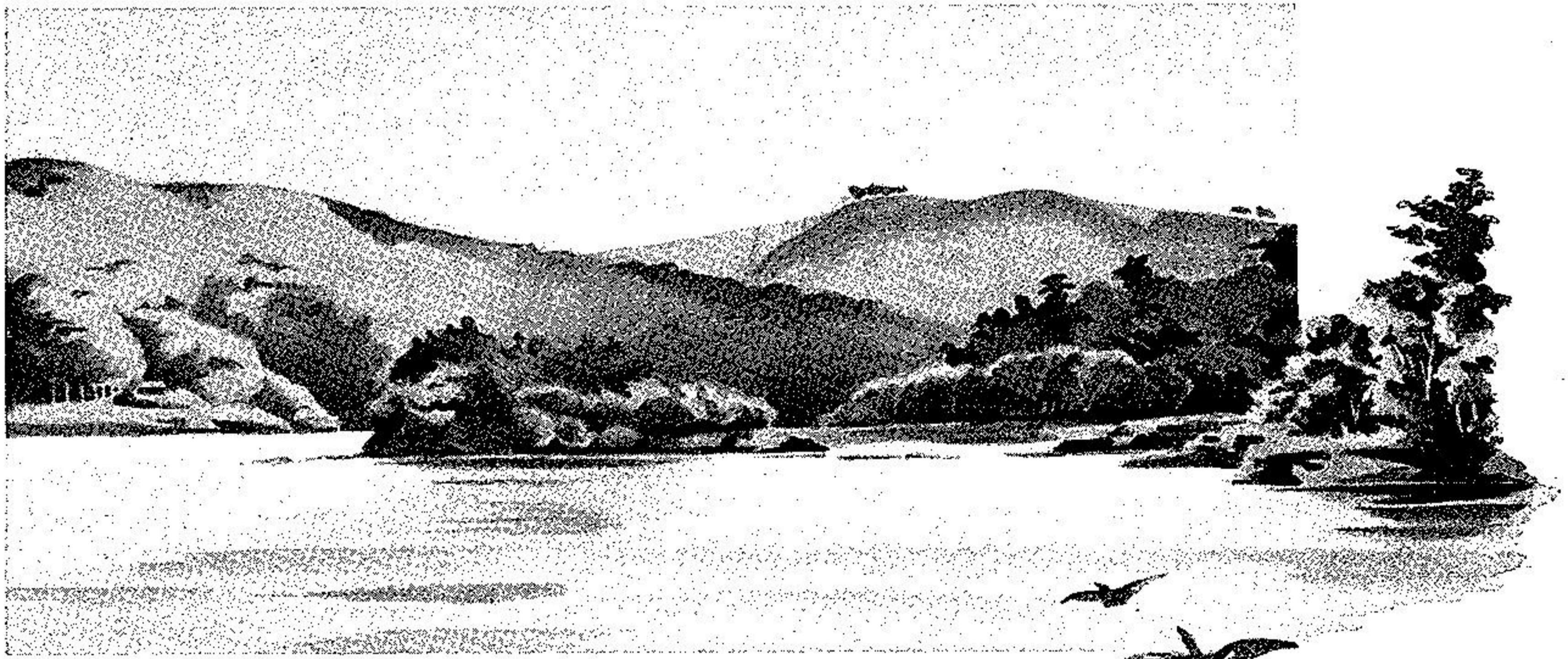


DOUZIÈME LETTRE.

Mokoanghay.
Juillet 1892.

.....
Je viens de faire mon entrée dans l'Ubangi par sa porte périlleuse;
on en jugera par le récit qui va suivre.



Zongo, station peu attrayante, isolée de tout village;
sites admirables, montagnes, forêts giboyeuses; située au pied des

rapides, elle est indispensable pour effectuer le transbordement des marchandises.

Nous y trouvons, outre le chef de zone, Heymans, l'Inspecteur d'Etat Fivé et son secrétaire. L'Inspecteur, descendant d'un voyage à Yakoma, nous donne sur la situation du Haut-Ubangi (Ubangi-Dua), des renseignements utiles; en échange, il reçoit un volumineux courrier dans lequel se trouve son brevet de chevalier de l'Ordre de Léopold, et... nous buvons « son » champagne pour fêter cette heureuse nouvelle.

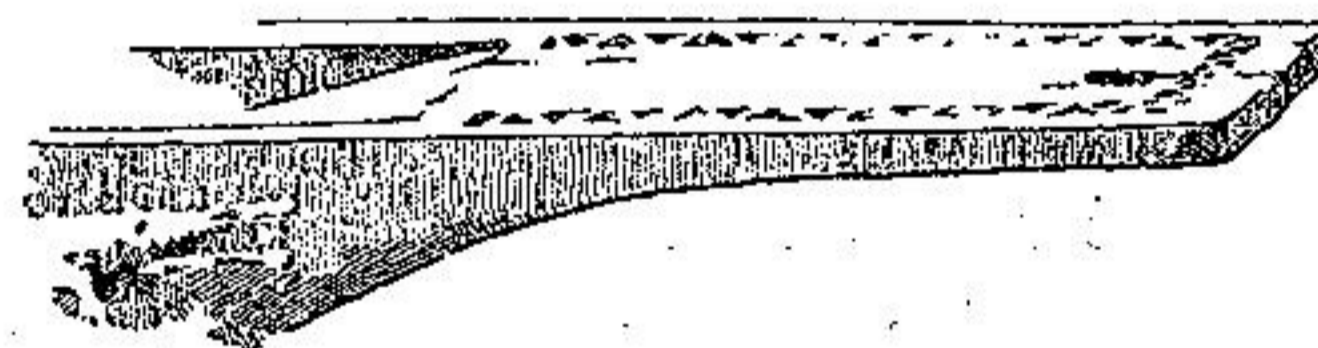
Je suis désigné pour prendre le commandement de la zone Banzyville; il paraît que c'est une région superbe, riche et intéressante; j'en accepte l'augure.

Nous ne restons à Zongo que le temps nécessaire pour organiser notre convoi de pirogues.

Pagayez, kaï!... kaï!... Adieu! nous partons.

J'ouvre une parenthèse, afin de parler du nouveau moyen de transport dont nous allons user si souvent par la suite.

La pirogue est creusée dans un tronc d'arbre; sa section affecte deux formes principales : ronde ou carrée; arrondie, elle est généralement légère, facile à manier, mais moins bien faite et moins stable que celle à fond plat.



Autant de régions, autant de modèles différents; dans l'Ubangi, les extrémités se terminent par une longue plate-forme, celle d'arrière porte une surélévation en forme de siège destinée au barreur.

L'ornementation en est très variable; dans le Haut-Ubangi, elle est simple, quelques moulures géométriques; parfois une tortue, un crocodile, un serpent en relief, sur les côtés; mais, chez les N'Gombés, j'ai vu des chefs-d'œuvre de bois sculpté, travail rapidement perdu car, au bout de deux ans, les intempéries ont mis une pirogue hors de service; bien avant ce temps, elle a subi les radoubages les

plus extraordinaires, il en circule même dont il ne reste plus que l'avant, l'arrière remplacé par un bordage d'argile.

Les villages possèdent dix, vingt, cinquante pirogues de toutes dimensions.

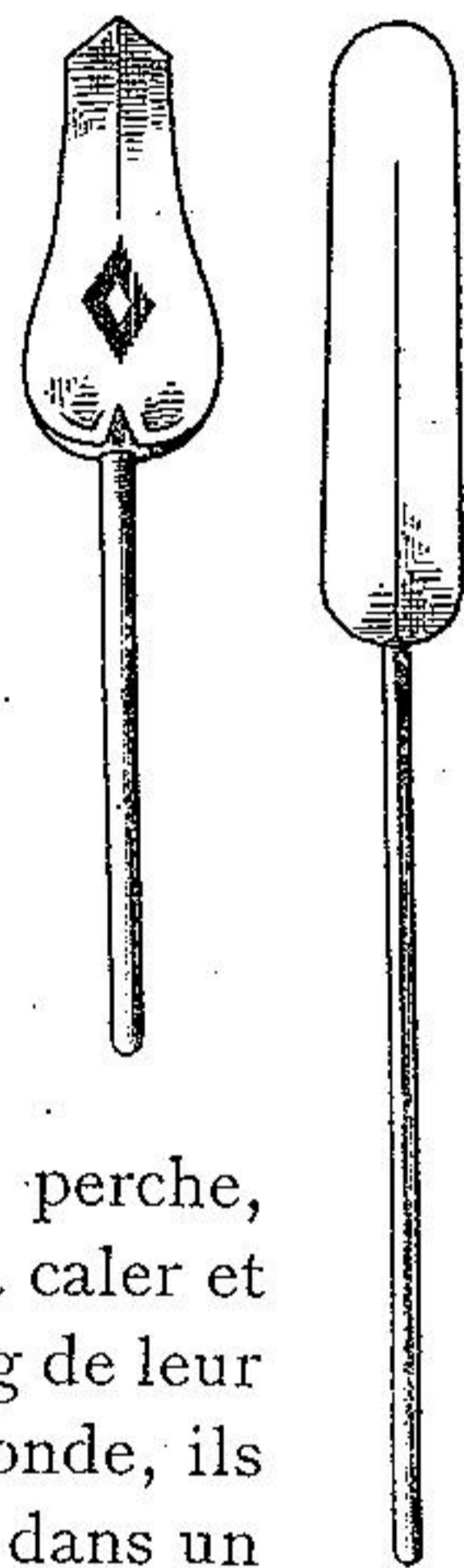
Les pagaies sont longues ou courtes, suivant que l'indigène se tient debout ou assis dans la pirogue; jusqu'ici je n'en ai vu que des longues; au-dessus de Mokoanghay on emploie les petites. Elles sont souvent bien travaillées; dans le Congo, des chefs, des hommes libres et même des femmes ont des pagaies de luxe servant de canne.

Rien ne sert d'avoir de belles pirogues et de bonnes pagaies, il faut savoir s'en servir. Les hommes que nous avons amenés sont piteux auprès des naturels du Haut-Ubangi, habitués aux rapides. C'est surtout comme percheurs que ces derniers excellent. Tandis que les pagayeurs s'entassent à l'arrière, l'avant des pirogues reste libre; un, deux, trois hommes, maniant avec une adresse étonnante leur longue perche, profitent du moindre roc, de la plus petite branche, pour la caler et pousser de l'avant; ils passent et repassent adroitement le long de leur étroit chemin sans paraître se gêner; l'eau devient-elle profonde, ils saisissent la pagaie et, jamais lassés, lui font mordre les flots dans un grincement vigoureux.

Ils accompagnent ces manœuvres de chants, de cris et d'une danse d'ours imprimant au long esquif un mouvement de tangage fort désagréable.

Tout le long de la route l'indigène est notre maître; lui seul connaît les passes, si variables suivant la hauteur des eaux; il sait profiter des contre-courants, sent le moment où il doit donner le coup de collier.

Les rapides sont traîtres; la moindre imprudence, un instant de distraction et c'en est fait de la pirogue, de son chargement, si pas

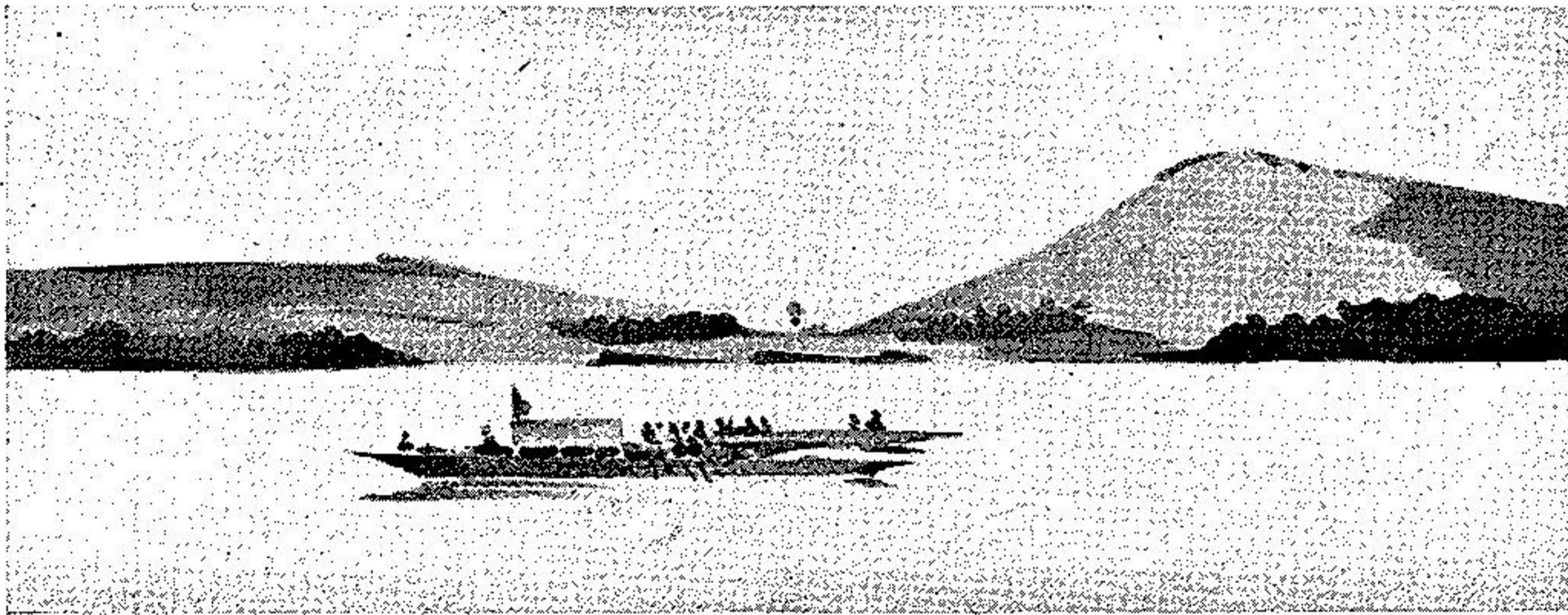


des blancs qui la montent. Il faut que les hommes sautent à l'eau, saisissent la corde, fixent la perche, je dirais d'instinct, car un commandement ne serait compris que trop tard.

En descendant, il y a moins d'efforts à faire, mais non moins de précautions à prendre. La pirogue doit aborder le rapide franchement, en plein milieu et garder ce milieu pour ne pas être prise dans les tourbillons des contre-courants; elle passe alors comme une flèche, si vite que l'eau entrant de tous côtés n'a pas le temps de la remplir. Ces descentes sont très émouvantes.

Quand le blanc voyage en pirogue, il se la choisit assez large pour y placer un fauteuil pliant; s'y installe à l'abri d'un toit de nattes, chaume ou toile; devant lui, une malle sert de table; derrière, son boy lui passe ce dont il a besoin par-dessus l'épaule; tout à fait à l'arrière, le cuisinier gâche la popote, son feu brûlant sur un lit d'argile. En route ainsi du matin au soir.

Où sont nos « sleeping-cars? »



Le trajet de Zongo à Yakoma se fait en trois relais.

Zongo-Mokoanghay : rapides, pirogues, trois ou quatre jours.

Mokoanghay-Banzyville : S. S. *En avant!* six jours.

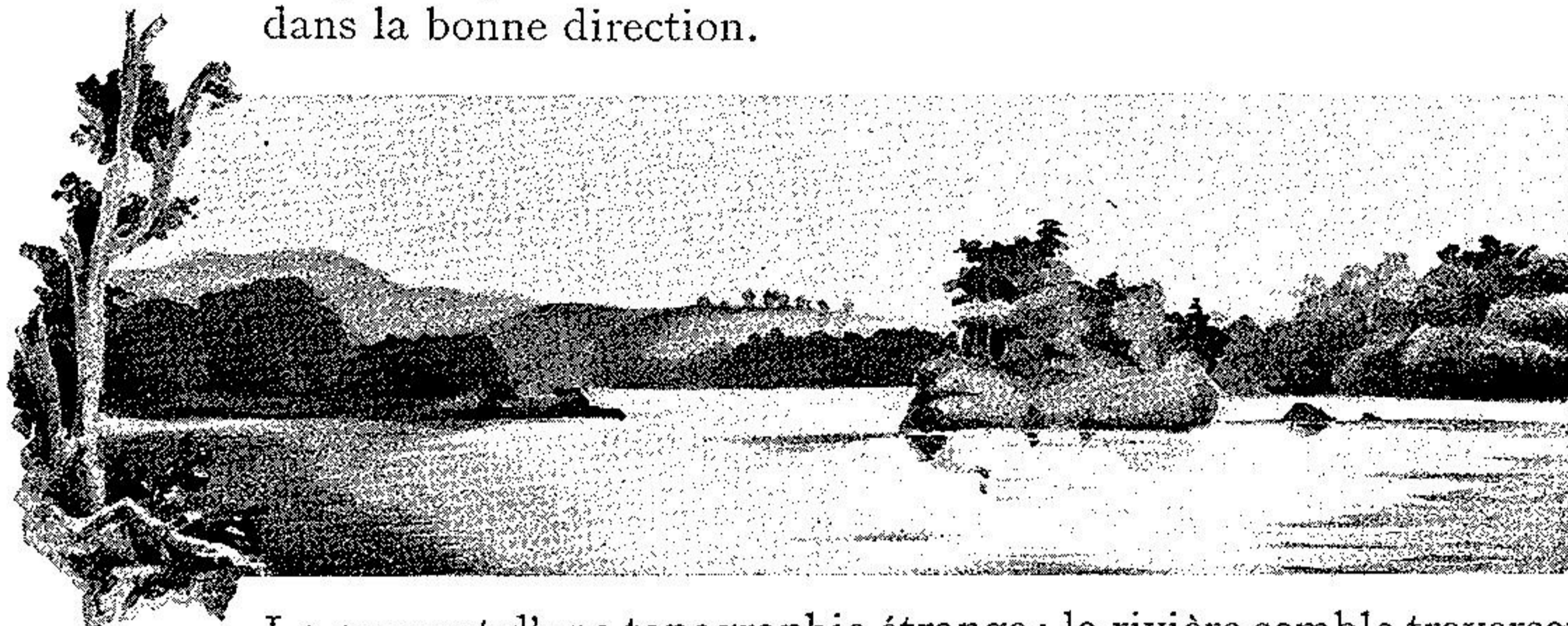
Banzyville-Yakoma : pirogues, rapides, quatre ou cinq jours.

Ceci dit, j'en reviens à mon récit de voyage, au moment où nous quittons Zongo.

Notre transport comprend deux pirogues : l'une portant nos bagages, montée par dix hommes; l'autre, dans laquelle nous nous trouvons, montée par dix-huit; total : vingt-huit moricauds, dont quinze payeurs de la région, des « Bouakas ».

Les eaux sont hautes, le courant violent, la marche d'une lenteur désespérante.

Nos conducteurs serrent la rive de près, s'accrochant aux branches, allant d'arbre en arbre dans les forêts inondées. Faut-il doubler une pointe rocheuse, ils profitent du contre-courant produit par les remous; un élan adroitement donné, quelques hommes sautent à l'eau au bon moment, kaï! kaï!... nous sommes passés! Pendant ce temps, les percheurs, en arrêt, veillent à maintenir la pirogue dans la bonne direction.



Le pays est d'une topographie étrange; la rivière semble traverser une série de chaînes de montagnes; chaque fois un étranglement, chaque fois un nouveau barrage. Entre ceux-ci, des parties calmes aux berges garnies d'un rideau d'arbres.

Le premier jour, aucun obstacle sérieux; quelques petits rapides, franchis comme je l'ai dit plus haut; le soir, nous arrivons à « Bala », village pauvre mais hospitalier.

Les chimbèques, affreux et mal entretenus, ont des parois d'écorces. Les habitants, dignes des chimbèques, sont de moins en moins vêtus; le pagne des femmes se réduit à deux rideaux, aux places essentielles. Ainsi que chez les N'Gombés, les têtes sont rasées en partie, ménageant des dessins divers. Comme mutilation, je vois des lèvres et des oreilles percées, ces dernières si largement, que le lobe s'est parfois rompu; enfin, je retrouve, traversant le nez, le joyeux petit bâton déjà admiré dans la région des cataractes!

En échange de perles bleues, nous obtenons facilement des vivres; la fameuse chikwangue disparaît, remplacée par de la farine de maïs en grande abondance.

Le lendemain, nous remontons d'abord une série de rapides relativement faciles; puis, à la tombée du jour, celui de « M'Bélé », long et fatigant, pas trop dangereux. Plusieurs fois nos pirogues reculent, toujours ramenées par les percheurs; hissées, tirées, poussées, elles finissent par vaincre le torrent.

Au silence du moment critique succède une joie délirante; battant l'eau de la perche, claquant les pagaies sur leur dos, les payeurs poussent des hurlements, des cris sauvages. Et moi qui m'imaginai que nos « mangeurs de lapins » faisaient de la fantaisie; ils sont au-dessous de la réalité. Je ne croyais pas que des noirs pussent mettre tant d'animation ni déployer une énergie si intelligente; ils se révèlent sous un aspect bien nouveau, qui nous transporte d'étonnement et d'admiration.

Nos soldats restent piétres, payant sans vigueur ni entrain; ils suffisent strictement à se traîner eux-mêmes.

Jusqu'ici nous n'étions qu'à l'étroit et encombrés; la série de nos mésaventures commence le soir, par le bris de mon lit de camp; je dors à terre avec les fourmis et les crapauds.

Kaï! kaï!...

Nous sommes repartis et avançons péniblement, stoppant chez tous



les chefs des villages de la rive gauche, afin de présenter le nouveau commandant du territoire. Je l'annonce en fils de « Katchéché » (Van Gèle), puissant et riche, ainsi le prouvent ses somptueux présents : couvert complet en fer-blanc orné de dessins rouges (rouille), une sonnette et quelques perles. En retour, nous recevons des œufs et des poules.

Kaï! kaï!...

La vallée se rétrécit, la rivière se couvre d'écume, le grondement des chutes se fait entendre; les flots se brisent avec furie entre des îlots rocheux. Nous abordons les rapides de l' « En avant! » (Le steamer qui lui a donné son nom a failli y sombrer et n'a été sauvé que grâce au sang-froid et au courage du commandant Van Gèle.) Les premiers ne sont guère dangereux, heureusement, car, en plein milieu, nos hommes plongent à la pêche d'un poisson mort qu'ils ont aperçu dérivant au fil de l'eau; cette défection nous fait reculer de cent mètres.

Plus loin, notre pirogue cède encore; cette fois, elle est jetée contre des brisants; impossible de la remettre dans le sens du courant, l'eau bouillonne, prête à nous engloutir. Les indigènes de l'autre embarcation, déjà passée, se jetant résolument à la nage, viennent à la rescousse; grâce à ce renfort, nous sortons de notre position critique.

Une période de calme permet à nos vaillants pagayeurs de se reposer. Déjà nous espérons arriver à Mokoanghay le soir même.

Devant nous se dresse une énorme montagne; nouvel étranglement, nouveau barrage : c'est le « rapide de l'Eléphant ».

Le trajet que nous faisons est en apparence extraordinaire; nos pagayeurs profitent de tous les mouvements de l'eau pour faciliter la marche des pirogues; parfois, elles descendent entraînées dans une course vertigineuse; puis, trouvant un contre-courant, elles se redressent, gagnent quelques mètres. Nous allons ainsi d'île en île, de

rapide en rapide, jusqu'au moment où nous nous trouvons, non plus devant un déversoir, mais devant une cataracte!

Jamais nous ne pourrons passer!

Le commandant et moi observons une prudente réserve, abandonnant notre sort aux mains des moricauds. Ceux-ci nous traînent le long de la berge, rocher coupé à pic; déjà nous sommes engagés dans les redoutables remous, quand, tout à coup, la pirogue se cale; coincée de l'avant, elle se met en travers du courant, et, pardaf!... nous coulons.

Par une chance providentielle, nous ne faisons pas demi-tour; deux hommes sont entraînés et se rattrapent plus loin; le commandant parvient à gagner la rive; moi, je m'accroche au toit de l'abri émergeant encore. Comment se fait le sauvetage, je ne pourrais le dire; toujours est-il que nous en sommes quittes pour un fort bain.

Peu encouragés par cet échec, il s'agit pourtant de recommencer l'expérience; nous la tentons en un autre endroit, en ayant soin de passer les pirogues à vide. Cette longue opération est exécutée; des naturels viennent donner un coup de main, très intéressé; nos trente colis sont rechargés pêle-mêle, à la nègre, et nous nous remettons en marche, perchés sur ces ruines humides; l'inconfort antérieur est remplacé par une déroute complète.

Comptant toujours arriver à Mokoanghay, nous nous armons de patience. Hélas! rapides sur rapides se succèdent, et, à la tombée du jour, nous nous trouvons devant une cascade invraisemblable; il faut s'arrêter pour la nuit.

Ce campement est un poème; accroché au flanc d'une montagne abrupte, nous dînons sur une table calée péniblement; le commandant a les pieds dessus, moi j'y arrive avec la tête; la ratatouille est détestable; mon lit, un tas de loques mouillées. Brisés, éreintés, nous

n'avions même pas le courage de mettre un peu d'ordre dans notre pauvre bric-à-brac.

Le lendemain, nouveau transbordement et nous arrivons enfin, avariés, presque complets, à Mokoanghay.

